



HAL
open science

Au carrefour "éco-sophique" de l'histoire, de la philosophie, de la politique et de la science: une introduction à la notion d'esclavage énergétique.

Pierre Jamet

► To cite this version:

Pierre Jamet. Au carrefour "éco-sophique" de l'histoire, de la philosophie, de la politique et de la science: une introduction à la notion d'esclavage énergétique.. Séminaire de l'INstitut des Sciences et Techniques de l'Antiquité (ISTA, EA 4011), Apr 2022, Besançon, France. hal-03668897

HAL Id: hal-03668897

<https://hal.science/hal-03668897v1>

Submitted on 16 May 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Diapo 1

Au Carrefour « éco-sophique » de l'histoire, de la philosophie, de la politique et de la science: une introduction à la notion d'esclavage énergétique.

Pierre Jamet

Séminaire de l'Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité (EA4011)

Vendredi 8 avril 2022

Avant-propos.

Cette intervention de séminaire a pour but de susciter un intérêt et éventuellement de mettre en place des actions collectives dont je parlerai en conclusion. Mon but est de vous présenter les travaux de JMJ et JFM pour en souligner les convergences avec deux spécificités de l'ISTA que sont l'histoire et particulièrement l'histoire de l'esclavage. Il apparaîtra clairement j'espère que ces travaux, et nos travaux, peuvent être considérés conjointement et sous un angle éminemment transdisciplinaire. Car à travers le filtre de « l'esclavage énergétique » passent un certain nombre de problématiques qui ont trait, bien entendu, aux sciences dites dures (géographie physique, sciences de la terre) ou moins dures (géographie humaine, particulièrement dans le contexte contemporain de crise migratoire), mais ces problématiques touchent également à la philosophie (philosophie morale ou philosophie de l'action – logiques de l'agir), à la science politique (abolitionisme et lutte contre le changement climatique), voire à la médiologie (traitement médiatique de l'information). Cette transdisciplinarité m'a poussé à parler d'éco-sophie plutôt que d'écologie parce que le terme d'écologie me semblait trop restrictif et parce que l'écologie telle que nous la connaissons aujourd'hui comporte elle-même des aspects qui ne sont pas exempts de critique.

Je tiens à préciser que je ne présente pas ici les résultats de mes propres travaux, contrairement à l'habitude lors des interventions de séminaire. Je vais plutôt m'efforcer de résumer le sujet en mettant en valeur les points de rencontre possibles avec les disciplines présentes à l'ISTA, voire dans d'autres équipes de recherche puisque le but est d'engager une réflexion qui puisse déborder le cadre déjà assez large de l'ISTA.

Disons deux mots des personnes qui portent ce sujet en France. Jean-Marc Jancovici est un polytechnicien, enseignant et membre du Haut Conseil pour le Climat auprès du Premier Ministre. Il a fondé un cabinet de consultant qui fait des bilans carbone pour les entreprises et passe aujourd'hui souvent dans les médias nationaux pour faire de la vulgarisation scientifique à l'éloge d'une économie

décarbonée. C'est la figure la plus célèbre de l'esclavage énergétique en France mais ce n'est pas lui qui nous intéressera le plus ici.

Jean-François Mouhaut est un historien de l'environnement, chercheur à l'Université de Georgetown (Washington) et à l'EHESS. Il est actif dans le milieu associatif et passe assez régulièrement dans les médias également. C'est principalement les thèses de son livre, « Des Esclaves énergétiques », que je vais vous exposer ici. On notera avec profit qu'il s'inspire notamment d'historiens qui font autorité dans le domaine de l'esclavage : David Brion Davis (Yale), John R. McNeill (Washington), et un chercheur associé à notre propre équipe : Olivier Pétré-Grenouilleau (Professeur à l'Université de Bretagne Sud et Sciences Politiques Paris). La thèse principale ou l'hypothèse de départ est celle-ci : « chaque fois que des sociétés ont eu la possibilité d'avoir quelqu'un *ou quelque chose* qui puisse effectuer des tâches à leur place pour rien, elles en ont presque toujours profité, *quel que fût le coût moral* » (p. 86). Il rappelle d'ailleurs que cette idée est largement corroborée par le fait que nombre d'anciens esclaves affranchis possédèrent eux-mêmes des esclaves par la suite. Il fait donc un parallèle entre l'utilisation abusive des êtres humains et celle des énergies fossiles, compare autant qu'il est possible les deux phénomènes en apportant toutes les nuances nécessaires, et s'attache à en tirer des leçons pour l'avenir proche ou le présent brûlant. Si chacun d'entre nous pouvait entrevoir la possibilité de travailler sur l'une ou l'autre des pistes ouvertes ici, il serait possible d'envisager une collaboration entre nos disciplines et peut-être d'autres disciplines, afin d'ouvrir un espace de réflexion académique qui fasse écho à cette urgence planétaire dont tout le monde parle et dont tout le monde se préoccupe, à tous les niveaux de la société.

Diapo 2.

Introduction.

Ce qui a remplacé l'esclavage humain, ce sont les machines, les esclaves mécaniques. Les machines creusent, poussent, tirent, pompent pour un prix inférieur à celui du travail humain, même d'un esclave qu'il faut nourrir et loger. Il existe une **corrélation entre l'abolition de l'esclavage et la révolution industrielle**, qui est à l'origine de la hausse spectaculaire de notre consommation de charbon. La libération de l'effort musculaire permise par l'exploitation des énergies fossiles est liée à l'abolition de l'esclavage. Il y a presque en l'occurrence une simultanéité (McNeill 2003) et c'est l'une des idées fondamentales du livre de Mouhaut. Cette corrélation prend une forme particulière : ceux qui bénéficiaient jadis du travail des esclaves et ceux qui bénéficient aujourd'hui du travail mécanique lié à l'exploitation d'énergies fossiles ne sont pas les mêmes personnes que ceux qui en paient le prix. En d'autres

termes, les victimes de l'esclavage étaient de lointains inconnus pour les Européens, et les victimes du réchauffement climatique vivent dans des pays éloignés également.

Sans pour autant excuser les comportements abjects, Mouhaut adopte un point de vue nuancé et ne se livre pas à une condamnation univoque et anachronique des temps passés. Les propriétaires d'esclaves n'étaient pas nécessairement des barbares, comme nous le croyons peut-être, et nous, aujourd'hui, ne sommes pas nécessairement devenus comme eux. Mouhaut insiste sur le fait qu'ils étaient, et que nous sommes, **pris au piège d'un système, d'une addiction**. C'est un élément fondamental pour Mouhaut que de bien comprendre à quel point l'esclavage énergétique comme l'esclavage humain sont une seule et même addiction, une dépendance à la délégation profitable du travail. Dans le cas de l'esclavage humain, ce système n'a pas évolué aussi rapidement que les sensibilités. Il a été difficile, même après avoir pris conscience de l'amplitude du problème, de se débarrasser de l'esclavage comme il est difficile aujourd'hui de se libérer de la dépendance aux énergies fossiles. Donc il est nécessaire de ne pas porter trop vite de jugement moral, ni sur le passé, ni sur le présent. Notons pour mettre les choses en perspective, que la condition servile au cours des siècles passés était extrêmement commune et acceptée, alors qu'elle nous paraît insupportable aujourd'hui, et à juste titre. Pour prendre un exemple bien connu en Franche-Comté, Toussaint Louverture, lui-même ancien esclave haïtien devenu général de Napoléon et mort dans une cellule du château de Joux, possédait aussi des esclaves. Or nous sommes aujourd'hui dans un système comparable, un cercle vicieux par rapport auquel nos sensibilités sont en avance. Nous voulons nous débarrasser de notre addiction mais nous ne savons pas vraiment comment faire.

Ce qui est intéressant c'est que les problèmes rencontrés par les abolitionnistes sont très comparables aux problèmes rencontrés par ceux qui cherchent à réduire les émissions de gaz à effets de serre (GES) et à décarboner l'économie. Que le changement climatique remette en cause l'idée même de progrès (car les machines nous apparaissent comme un progrès indubitable) est quelque chose de difficile à accepter. Aujourd'hui comme jadis, notre salaire ou notre mode de vie dépendent du fait que nous ne comprenions pas l'importance de l'enjeu. L'histoire de l'abolitionnisme montre qu'une approche politique et économique gradualiste des solutions est préférable, comme on le verra, à une approche radicale. Car la bonne volonté ne suffit pas. La bonne volonté contre l'addiction aux énergies fossiles et la bonne conscience moralisatrice anti-esclavagiste peuvent se révéler contre-productives.

Diapo 3.

I. Esclavage et industrialisation.

L'industrialisation en Grande-Bretagne, où est née la Révolution Industrielle, est inconcevable sans deux révolutions préalables : l'une créée par l'exploitation du **charbon**, l'autre par **l'exploitation des colonies**. L'esclavage ne fut pas une cause suffisante ni nécessaire de la Révolution Industrielle, mais il eut un impact indubitable sur son amplitude. Réciproquement, l'apparition de la machine à vapeur (inventée par l'Écossais James Watt en 1780) a favorisé l'abolitionnisme en permettant de remplacer le travail humain, et cela en dépit des nuances que peuvent apporter Marx et Engels, qui tenaient que les classes ouvrières étaient « plus esclaves que les Noirs d'Amérique » (Engels, cité p. 42). Déjà Aristote déclare que « si chaque instrument, en effet, pouvait, sur un ordre reçu, ou même deviné, travailler de lui-même (...) les entrepreneurs se passeraient d'ouvriers, et les maîtres d'esclave » (cité p. 47). Au XIX^e siècle, les gens pensaient en effet que le travail humain pouvait et devait être remplacé. Les premiers mouvements abolitionnistes naissent au Royaume-Uni, puis aux États-Unis, c'est-à-dire dans les premiers pays à utiliser à grande échelle le charbon et la houille. Mais la mécanisation n'était pas du goût de tout le monde : les Luddites (artisans du textile en Grande-Bretagne) organisèrent des émeutes contre l'introduction de nouvelles machines, perçues comme sources de chômage (1812, 1816). De fait, le nombre de tisserands en Angleterre passe de 250 000 en 1810 à 3 000 en 1860. L'idée pourtant que l'exploitation de l'homme par l'homme doive être remplacée par l'exploitation de la nature par l'homme fait son chemin. Même chez Marx d'ailleurs, pour qui la vraie question n'est pas celle des machines mais celle de la propriété des machines (des moyens de production) : il faudrait, dit-il, qu'elles appartiennent à tout le monde. On retrouve cette idée clairement exprimée par l'écrivain anglais Oscar Wilde, qui pense que « la machine sera pour l'homme un serviteur (...) La machine fera tout le travail nécessaire et désagréable. Il est certain que la civilisation a besoin d'esclaves. Sur ce point, les Grecs avaient tout à fait raison. Faute d'esclaves pour faire la besogne laide (...) toute culture (...) devient impossible » (cité p. 52). Pas de temps libre donc pas de civilisation, pas de culture, sans *une certaine forme* d'esclavage. Il a donc fallu la mécanisation pour qu'entre dans les esprits l'idée qu'il serait peut-être plus avantageux de se passer d'esclaves. Dès lors, l'abolitionnisme est devenu possible. La puissance musculaire et l'esclavage devinrent rétrogrades et même « une maladie nationale » pour les Américains comme Franklin, Washington ou Jefferson.

Donc, pour comprendre les mouvements anti-esclavagistes, il faut garder à l'esprit qu'ils obéissaient à une véritable foi dans le progrès apporté par la mécanisation. Pour Adam Smith, le philosophe et économiste écossais du XVIII^e siècle, le travail libre sera nécessairement plus profitable que le travail servile. Le capitalisme aura pour tâche d'éradiquer l'esclavage. Et là-dessus, il est absolument

en phase avec Marx. (Il semble que l'esclavage ait été quand même très rentable mais les idées de Smith ont eu une très grande influence sur la politique britannique).

Il y a trois aspects de l'industrialisation qui ont favorisé l'abolition de l'esclavage : la machine à vapeur pour les transports. La presse à vapeur pour la publication de tracts abolitionnistes par milliers. Et l'exploitation du charbon qui a donné aux forces de l'Union la puissance économique lui permettant de vaincre les forces confédérées pendant la guerre de Sécession. Mais il faut considérer également un certain nombre d'aspects sociaux ou sociétaux : la sécurité alimentaire obtenue grâce aux machines agricoles et aux procédés de conservation (par exemple la boîte de conserve ou la réfrigération) furent à l'origine d'un enrichissement global qui eut un impact direct sur le changement des mentalités : l'indifférence aux souffrances se mit à appartenir au passé. Ce fut la fin des époques où la mort était omniprésente et la vie aussi difficile que violente. L'esclavage, la cruauté ou la brutalité qu'il portait apparut dans le monde industrialisé comme n'allant plus autant de soi qu'aux siècles précédents. A quoi il faut ajouter que les états providence, après la seconde guerre mondiale (et inaugurés encore une fois par la Grande-Bretagne), créèrent une nouvelle génération préférant l'expression de soi et la liberté aux valeurs anciennes. De nouveaux principes moraux émergèrent donc à partir d'une cause matérielle qui est tout simplement l'amélioration des conditions de vie.

Cela s'est plusieurs fois vérifié dans l'histoire : lorsqu'une pénurie de carburant empêche l'utilisation de certaines technologies, on assiste au retour à des formes de travail forcé. Un prolétariat quasiment esclavagisé revint en Allemagne entre 1939 et 1945 sous l'effet de la désintégration du système énergétique européen. Ce prolétariat fit office de marge de sécurité pour l'Allemagne nazie. Il en fut de même pour le goulag soviétique. (Debeir, 1991, cité p. 67).

Diapo 4.

II. Esclavage humain et utilisation des énergies fossiles.

Notre époque véhicule un présupposé positiviste selon lequel nous serions supérieurs aux sociétés esclavagistes du passé. Mais plutôt que de chercher des coupables, nous gagnerions à comprendre que les sociétés en sont arrivées à devenir esclavagistes en toute bonne foi, sans penser à mal, parce qu'elles ont été prises au piège de la **dépendance** à la délégation profitable du travail (effectué jadis par des humains, aujourd'hui par les énergies fossiles *et* les humains). Plutôt que de chercher des boucs émissaires, Mouhaut envisage donc de considérer **l'esclavage comme une donnée universelle**, comme une structure anthropologique. Cela évite de porter le blâme sur tel ou tel groupe humain de l'histoire ou de notre époque, mais sur l'humanité entière en tant qu'elle ne semble pas pouvoir se passer de l'esclavage sous

une forme ou une autre. Elle ne peut pas se passer d'un **transfert profitable de la pénibilité**. Dans le contexte du « bouc-émissaire », Mouhaut cite le philosophe René Girard (« La Violence et le sacré », « Shakespeare : les Feux de l'envie »...), connu pour avoir élaboré la théorie du « désir mimétique ». Entre les esclaves de jadis et nos machines actuelles, la dépendance est la même. Il a été calculé dans les années 1950 (mais la méthode fait polémique) que le citoyen mondial moyen avait besoin de plusieurs douzaines d'esclaves travaillant 24h/24 et 365 jours par an pour bénéficier de services équivalents à ceux fournis par les machines. Plus significatif peut-être, on sait qu'un litre de pétrole fournit une énergie de 9kWh et qu'un humain travaillant 40h pendant une semaine fournit une énergie de 3kWh. Il faut donc trois humains travaillant une semaine pour fournir l'énergie d'un litre de pétrole. Il n'est donc pas surprenant que nous nous jetions sur les énergies fossiles : elles nous coûtent très peu cher par rapport aux services qu'elles nous rendent. C'est donc un changement d'attitude collectif qui est nécessaire.

Alors peut-être faut-il donner une **définition** de l'esclavage, ce qui est moins facile qu'on pourrait le croire. Pour Mouhaut, il faudrait considérer l'esclavage comme le degré ultime de l'exploitation, et non pas comme une forme radicalement différente de toute exploitation. Il se base sur les travaux de Patterson.

Mais une fois cette définition donnée, la comparaison entre esclavage humain et consommation d'énergies fossiles pose quelques problèmes. **Il n'y a pas d'équivalence absolue entre les deux**. Ils diffèrent de plusieurs points de vue. D'abord en ceci que l'esclavage consiste en **l'oppression directe** d'une personne de chair et de sang, avec un visage humain. Au contraire, les souffrances engendrées par l'économie des hydrocarbures ne sont pas directement, ou moins directement perceptibles par ceux qui les causent. Le lien entre une centrale au charbon en Europe et un camp de réfugiés en Afrique ne peut être constaté directement.

Il faut considérer une autre différence de taille: les conséquences de notre addiction aux énergies fossiles sont **retardées dans le temps autant que repoussées dans l'espace**. Il est remarquable en effet que les énergies fossiles à bas prix encouragent l'importation de biens produits dans des pays quasiment dépourvus de protection sociale. Ce qui constitue en somme un encouragement à perpétuer des conditions sociales qui se rapprochent de l'esclavage.

De plus, lorsque nous utilisons les énergies fossiles, nous n'avons **pas une volonté délibérée de causer des souffrances**. L'esclavage a été au contraire une volonté de dominer, de dégrader, de déshumaniser et d'obtenir un statut social supérieur, de renforcer des sentiments de fierté et de supériorité.

Et enfin, dernière différence entre l'esclavage humain et énergétique, en contribuant au changement climatique, **nous nous nuisons à nous-mêmes et pas seulement à autrui.**

Notre dépendance aux énergies fossiles est aussi et surtout une **dépendance des Etats**. La puissance des Etats-Unis au XX^e siècle fut largement due à l'extraction du pétrole. On remarque d'ailleurs qu'il y a toujours une corrélation entre la hausse du prix du baril et la récession économique depuis 1970. Mais on peut **objecter** que cette dépendance des états est peut-être en partie illusoire, puisqu'il a été remarqué qu'après l'abolition, la production de coton augmenta quand même.

Une autre **objection** est possible à la notion d'esclavage énergétique, celle qui veut que le réchauffement climatique soit majoritairement causé par l'augmentation exponentielle de la **population** mondiale (c'est ce que soutient Lovelock avec l'hypothèse *Gaïa* dans les années 1970) mais des études plus récentes ont montré que c'est plutôt la croissance du nombre de consommateurs qui est en cause, et surtout de leurs modes et niveaux de consommation.

Alors quels sont les **dommages** créés par l'économie des hydrocarbures ? Se posent d'abord quelques questions éthiques. L'approvisionnement nécessaire aux habitudes des pays industrialisés est de plus en plus l'occasion de **politiques** agressives. On pense à l'Irak dans le contexte américain, ou au Congo dans le contexte français. Dans notre contexte, c'est le problème dit de la « Françafrique ». Les états industrialisés dépendants des énergies fossiles s'ingénient parfois à affaiblir un pays fournisseur de façon à réduire sa capacité à négocier ses ventes de pétrole. (Sources : François-Xavier Verschave et Patrick Benquet). Or les **exactions** commises lors de ces déstabilisations, notamment au Congo pendant la guerre civile, n'ont rien à envier à celles commises à la même époque au Kosovo par exemple. Ici, la question du traitement médiatique sélectif des conflits peut prendre de la pertinence. Il n'est pas étonnant que les états dépendants se livrent à des politiques d'approvisionnement agressives puisque la production commence à plafonner et que l'on approche du pic pétrolier mondial. L'addiction au pétrole explique la nervosité des pays « accros ».

Ces comportements étatiques contribuent en outre à l'alimentation des caisses noires des partis politiques, donc sont des entraves à la **démocratie**. Mais elles encouragent aussi une augmentation des régimes autoritaires qui par la répression consolident leur sécurité intérieure et contiennent l'éventuelle pression populaire démocratique. Ce qui finalement conduit à constater qu'il y a une **ironie tragique** au problème de l'esclavage énergétique qui peut se formuler simplement : le coût de la dépendance énergétique des pays industrialisé est majoritairement payé par le continent africain qui a historiquement le plus souffert de la traite. Parallèlement,

l'énergie bon marché nous pousse à produire ailleurs un travail devenu inacceptable dans nos pays. Cette délocalisation du travail forcé pose également des questions éthiques sérieuses. Dans tous les cas, l'utilisation du pétrole ne peut plus être considérée comme éthiquement neutre.

Il faut également considérer que les conséquences du changement climatique sur les **générations futures** se trouveront dans les zones industrialisées autant que dans les zones en voie de développement. On assiste déjà à une disparition graduelle des terres arables sous l'effet de l'urbanisation, à la création de zones suburbaines sans avenir, à des niveaux de pollution insupportables, à des phénomènes migratoires créant des conflits douloureux...

Autre conséquence néfaste (et très sensible en avril 2022) de l'addiction aux énergies fossiles est la suivante : si un pays fournisseur décide pour une raison ou pour une autre de suspendre ses livraisons de gaz ou de pétrole, il peut précipiter une **crise économique mondiale** (comme on peut le craindre du conflit entre la Russie et l'Ukraine). De même, donc, que l'esclavagiste avait peur que disparaisse son esclave, le pays industrialisé a peur que disparaisse l'énergie fossile.

Le **paradoxe** lancinant, pour ce qui concerne les individus, c'est qu'il est impossible dans le monde contemporain de vivre sans dépendre d'une énergie fossile. Nous n'avons pas le choix, il nous faut un ordinateur etc... Donc on pourrait dire que si nous n'avons pas le choix, nous ne sommes pas coupables. Nous ne pouvons faire autrement. Les esclavagistes du passé seraient plus en tort que nous car ils auraient pu opter pour une vie vertueuse. C'est une objection philosophique possible.

Diapo 5.

III. Pour une approche gradualiste du combat politique.

L'histoire nous apprend qu'en ce qui concerne l'abolitionisme, les comportements **moralisateurs** et extrémistes ont été contre-productifs. La bonne conscience et l'autosatisfaction de certains abolitionnistes intransigeants ont dissuadé beaucoup de gens et ont été vaines. Le boycott du coton et du sucre par exemple n'eut absolument aucun effet concret. Cela signifie également que les changements individuels n'ont souvent qu'un impact mineur et ne peuvent apporter de solution à eux seuls. Ce qui fut déterminant dans la lutte pour l'abolition de l'esclavage fut une approche gradualiste et souple du problème. Ainsi, plutôt que d'exiger la suppression de la traite, un projet de loi fut introduit en Angleterre qui interdisait seulement de participer au commerce des esclaves avec des colonies étrangères (particulièrement la France). Le lobby en faveur de l'esclavage ne perçut que l'aspect nationaliste du projet de loi et le **Foreign Slave Trade Bill** fut accepté en 1806. Une

année plus tard, la bataille politique et les changements dans la société aidant, le **Slave Trade Act**, qui abolissait entièrement la traite, fut adopté (1807). Certes il fallut batailler encore et offrir des contreparties mais la voie était définitivement ouverte. Aux Etats-Unis, l'abolitionniste William Lloyd Garrison n'envisageait que la libération inconditionnelle et immédiate des esclaves, ce qui découragea beaucoup de partisans potentiels. De fait, l'abolitionnisme américain fut en fin de compte le fait d'une petite minorité de gens influents et non pas le résultat d'une vaste mobilisation populaire.

Mouhaut et Jancovici prennent cet exemple pour décrire le sommet pour le climat qui eut lieu à **Copenhague** en 2009. Le climatologue James Hansen estimait qu'il valait mieux n'aboutir à rien plutôt que d'aboutir à un accord imparfait. Hansen prit même l'exemple de l'esclavage dans un entretien (cité p. 132) pour dire qu'on ne pouvait pas réduire l'esclavage de 40 ou de 50%, que ce devait être tout ou rien. Mouhaut avance qu'il avait tort pour l'esclavage car des compromis avaient été trouvés durant les campagnes d'abolition. Et Jancovici a indiqué qu'en adoptant cette posture bi-univoque, manichéenne, on s'était exposé à des conséquences contre-productives. Le résultat de cette posture fut une démoralisation de l'opinion et une démobilitation du public alors que (selon Jancovici), le sommet avançait significativement sur certains sujets.

Le dernier problème qui se pose dans le contexte de la lutte contre l'esclavage (et parallèlement contre le changement climatique) consiste à trouver une réponse à l'accusation selon laquelle l'abolition serait un moyen déguisé de spolier le Sud des Etats-Unis et d'assurer une domination à la fois économique et idéologique. De nos jours également, les pays de l'hémisphère sud pensent parfois que la lutte contre le changement climatique est un moyen pour les pays du Nord d'entraver leurs aspirations à un mode de vie plus confortable. Ce problème se retrouve à l'intérieur même d'un pays comme la France où les populations rurales craignent parfois que des urbains viennent leur imposer leurs vues. Il est avéré en effet que la majeure partie des militants écologistes vient de zones urbaines et de classes moyennes instruites et relativement aisées. C'est ce que l'on pourrait appeler **le masque de vertu** : l'abolitionnisme ou la décarbonation comme prétextes à domination idéologique consciente ou inconsciente. Pour ce qui concerne les pays du Sud, il semble impossible pour l'instant de contourner un transfert de richesses massif. Une forme de don, sous une forme ou une autre.

Diapo 6.

Conclusion.

Si alarmantes que puissent être toutes les considérations qui précèdent, un discours positif demeure possible car « le futur n'est pas écrit » (p. 135). Un simple

fait lié à l'histoire de l'esclavage peut demeurer aujourd'hui une source d'inspiration : c'est le fait qu'en dépit du coût très élevé que signifiait l'abolition en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, ces deux pays ont franchi le pas. En d'autres termes que l'hypothèse de départ, selon laquelle « chaque fois que des sociétés ont eu la possibilité d'avoir quelqu'un *ou quelque chose* qui puisse effectuer des tâches à leur place pour rien, elles en ont presque toujours profité, *quel que fût le coût moral* », n'est pas une loi absolue et indépassable. Pour citer Jancovici : « il y a aujourd'hui un sentiment suffisant de no future pour que nous soyons prêts à payer d'un peu de pouvoir d'achat une vision radieuse de l'avenir » (cité p. 136). Le sentiment de participer à un projet global et plein de sens est un puissant stimulant existentiel qui peut faire oublier les désagréments, le coût qu'auront nécessairement les mesures qui seront prises, si elles sont prises. Si l'abolition de l'esclavage est un des rares exemples où une société a accepté de réduire sa consommation d'énergie pour un objectif plus haut, elle peut servir d'inspiration dans le contexte énergétique contemporain.

Pour terminer, comme je l'ai dit en avant-propos, si des membres de l'équipe ou d'autres équipes se trouvaient intéressés par les thématiques concernées, il serait possible d'envisager des actions collectives passionnantes et fructueuses. Je pense qu'il y a matière à étudier des questions migratoires, des questions d'urbanisme et de géographie, des questions philosophiques voire psychanalytiques, des questions liées à la culture classique autant que populaire (littérature, cinéma, science-fiction, représentations en général...), des questions liées à l'étude des média également. On l'a vu, le champ est très large. Concrètement, je pensais qu'il serait possible d'avancer graduellement et d'organiser pour commencer deux demi-journées d'étude où nous présenterions des projets, puis éventuellement d'organiser un colloque international et transdisciplinaire voire, à terme, d'intégrer le sujet à nos préoccupations permanentes et à nos axes de recherche.